

Eléments biographiques sur Philibert Commerson

Chronologie

18 novembre 1727 : Naissance à Chatillon les Dombes

1748 : inscription à la faculté de médecine de Montpellier

1754 : reçu docteur de la faculté de médecine

1758 – 1759 : herborisation dans les Dombes, le Charolais et l’Auvergne, présence à Lyon.

1760 : Mariage avec Antoinette Vivante Beau

1762 : 6 avril : naissance de son fils Anne François Archambaud. Le 19 avril : décès de son épouse.

1764 : août part s’installer à Paris

1767 : 10 janvier, départ de Rochefort sur *l’Etoile*, Bougainville a appareillé sur *la Boudeuse* deux mois plus tôt.

1768 : 8 novembre, arrivée à l’Isle de France de l’expédition de Bougainville sur son retour. Commerson commence une nouvelle mission dans cette colonie.

1770 : 7 avril, dépêche ministérielle : il est mis fin aux fonctions de Commerson. Poivre prend sur lui d’ignorer l’ordre ministériel.

1770 : 11 octobre embarque pour Madagascar. Appareillage de *l’Ambulante* vers le 15.

1770 : 3 ou 4 décembre, un violent coup de vent force *l’Ambulante* à appareiller de Madagascar.

1770 : fin décembre *l’Ambulante* relâche à l’île Bourbon. Commerson en profite pour débarquer.

1771 : 12 novembre Commerson part en excursion au Volcan de la Fournaise pour 9 jours.

1771 : décembre, vers le 12, embarque sur *le Dragon* pour l’Isle de France, 15 jours de vents contraires.

1772 : vers le 1^{er} janvier, arrivée du *Dragon* à l’Isle de France.

1773 :13 mars, décès de Commerson au quartier de Flacq.

Extraits de *Philibert Commerson, naturaliste, voyageur* par Paul Cap :

page 9 : « Commerson était d'une complexion telle, qu'un simple goût devait bientôt chez lui se changer en une véritable passion. Ardent au travail comme au plaisir, ses simples jeux dégénéraient trop souvent en excès et en violences. Il ne tardait pas à s'en repentir et, revenu à la raison, il s'enfermait pour quelque temps d'une manière absolue; le goût de l'étude reprenait alors ses droits et il faisait des progrès rapides. Il s'occupait déjà de former un herbier qui devait l'emporter en nombre et en rareté sur tous les herbiers connus jusqu'à lui. Pour y parvenir et afin d'enrichir sa collection, il ne respectait rien et ne reculait devant aucune difficulté. Il était toujours en guerre avec les professeurs (3) et surtout avec les jardiniers, dont il ravageait les plantations, à ce point que l'on dut lui interdire l'entrée du jardin botanique de la Faculté. Mais cela ne l'arrêtait point, et quand il ne pouvait se procurer ouvertement les plantes qu'il ambitionnait, il n'hésitait pas à escalader les murs de l'école pendant la nuit, au risque des plus vives remontrances et même de plus d'un danger. »

page 10 : « Commerson était lié depuis l'enfance avec Lalande, son compatriote, devenu depuis un astronome célèbre, et qui déjà s'était fait dans la science une position distinguée. Il écrivait souvent à cet ami; ses lettres, empreintes du plus vif enthousiasme pour la botanique, étaient communiquées par Lalande à Bernard de Jussieu qui prit dès lors une haute idée du jeune naturaliste, et ces deux savants se concertèrent pour l'attirer à Paris. »

page 23 : Par erreur Paul Cap écrit : « Commerson avait emmené avec lui un jeune peintre, M. Jossigny .. pour lui servir de dessinateur lors de l'expédition autour du monde ». Il n'en est rien, Jossigny arriva à l'Isle de France en même temps que le gouverneur Desroches. Malheureusement cette erreur a été reprise un peu partout.

Commerson vu par son ami l'astronome Jérôme Lalande ¹

Lalande est né en 1732, il est donc son cadet de 5 ans

page 10 : « M. Commerson était d'une taille au-dessus du médiocre ayant environ cinq pieds trois pouces, il avait les yeux noirs et grands, le nez aquilin ; il était d'une complexion délicate, sèche, sanguine et très vive. Il était extrêmement sobre, ne mangeant que par nécessité et souvent sans s'en apercevoir.

Il était très agréable en société, ayant beaucoup d'érudition, et une mémoire prodigieuse. Il était emporté dans la dispute ou le jeu, mais il s'y livrait peu, à cause de son extrême application ; il ne voyait le temps que l'on passe dans les sociétés, les spectacles, ou chez les grands, que comme un temps perdu. Il ne prenait intérêt qu'à ceux qui pouvaient l'instruire ou s'instruire avec lui. Il aurait voulu rendre tout le monde Botaniste, parents, amis, domestiques, nègres, etc. M. son Frère, Chanoine de Châtillon, lui aidait dans ses travaux, et il fut sur le point de l'accompagner comme Aumônier de Vaisseau, dans son Voyage autour du monde.

Ses conversations étaient un torrent de feu, d'érudition; ses expressions de la plus grande énergie. Il avait un peu le défaut de parler librement et hardiment de ceux qui avaient des prétentions en Histoire Naturelle ; et comme souvent il voyait ces prétentions très mal fondées, il avait le ton méprisant, et se faisait des ennemis ; mais aussi jamais il ne se laissait vaincre en générosité.

D'ailleurs son caractère était d'être ardent, impétueux, violent et extrême en tout ; au jeu, en amour, dans ses haines comme dans ses amitiés, dans le travail, comme il le fut quelquefois dans les plaisirs ; pour ses intérêts comme pour ceux de ses amis : jamais les obstacles ne l'arrêtaient, il en devenait plus ardent dans ses desseins : la gloire comme la fortune, disait-il, veulent des gens tenaces & hardis dans leurs entreprises. Cette vivacité l'entraînait dans des projets extravagants. Une passion violente l'égarait surtout une fois ; mais ses amis le ramenaient par des réflexions sages dont il était susceptible, et l'égarément ne fut pas de longue durée. Il avait toutes les qualités du cœur, comme ami, père, et mari ; il recevait avec empressement et avec amitié ses parents les plus éloignés, que souvent d'autres eussent cru pouvoir méconnaître.

Extrêmement occupé du sort et de la fortune de son fils, il était naturel qu'il n'oublât point ses intérêts, en partant pour un si grand voyage ; je me fis moi-même un plaisir de contribuer à ses arrangements.

Mais les peines qu'il se donna pour augmenter ses fonds à l'Isle de France, dans la dernière année, c'est-à-dire 1772, contribuèrent, ainsi que ses excès dans d'autres genres, à abrégier ses jours ; car le voyage de Bourbon avait un peu altéré son ardeur pour le travail, en y mêlant celle qu'il portait dans toute espèce de projet. »

*

Extraits de lettres écrites par Commerson

Plusieurs lettres sont reproduites in extenso dans la base documentaire, les extraits ci-dessous proviennent d'autres lettres transcrites soit dans l'éloge de Lalande, soit dans l'ouvrage de Paul Cap ou dans celui de Montessus.

Comportement vis-à-vis de l'esclavage - Le 25 février 1769 – Au curé Beau (Montessus p.114)

« Mais je tarde bien à vous parler d'Archambaud. Le pauvre enfant ! Mes entrailles s'émeuvent toujours quand je pense à lui. Ne me procurez-vous pas le plaisir de voir son écriture et les premiers mouvements de son cœur ? Dites-lui que je viens de lui acheter le plus noir Mozambique qui ait paru depuis deux ans dans cette colonie. Il n'est guère plus âgé que lui et il pourra se l'attacher pour longtemps, sous la même condition toutefois que je l'ai acheté moi-même, C'est-à-dire qu'il lui fera oublier à jamais qu'il a été esclave. »

¹ Eloge de M. Commerson par M. de La Lande de l'Académie Royale des Sciences.

Extrait du *Journal de physique, d'histoire naturelle et des arts et métiers* publié par l'abbé Rozier. 1775

Le tour du monde ne fut pas une sinécure - Le 30 novembre 1768 - Au curé Beau (Montessus p.119)

« Il est facile sans doute de s'écrier comme on le fait déjà de toutes parts que le voyage est beau ! Qu'il y a de la gloire à l'avoir fait ! Mais qui peut s'imaginer ce qu'il en a coûté de le faire ! Mille écueils affrontés autant de nuit que de jour, les aliments les plus immondes, les plus infects, les chiens, les rats, les cuirs de nos vaisseaux apprêtés par la main de la famine qui nous a poursuivis pendant plusieurs mois ; le scorbut, les dysenteries, les fièvres putrides moissonnant la fleur de notre troupe, et, ce qui est plus triste encore, un état de défiance et de guerre intestine nous armant les uns contre les autres. Telles sont les ombres de ce grand et beau tableau d'histoire. »

Tour du monde : la compagnie à bord de l'Etoile - Le 16 janvier 1770. Au curé Beau (Montessus p.123)

« Je n'ai jamais été que très bien avec M. de Bougainville, le Prince de Nasseau [Nassau] et tous les officiers du Roi qui étaient dans l'expédition, desquels je puis même me flatter d'avoir fait autant d'amis. Il est vrai qu'il n'en a pas été de même de ces corsaires de St Malo avec lesquels j'ai été embarqué sur *l'Etoile*. Le malheur des circonstances et l'embaras du local firent que quoique ma destination fut pour être sur *la Boudeuse*, je fus obligé de demander moi-même, à notre jonction au Brésil, de rester sur *l'Etoile* qui m'offrait des commodités et des aisances que je n'aurais pas eues sur *la Boudeuse* où l'on ne pouvait me recevoir que sans mes accessoires qui étaient immenses et dont je ne pouvais cependant me passer sans me condamner à l'inutilité. Tel était le peu de large que l'on avait sur la commandante frégate, légère et faite pour la marche, que, pendant toute la campagne, son état quant à sa propre subsistance a toujours été précaire et dépendant de *l'Etoile* où était le magasin de ses provisions, même de bouche. Devais-je pour de simples agréments de société abandonner la position la plus commode du navire que le capitaine avait été obligé de me céder par des ordres supérieurs, et faire séparation d'avec mes instruments, mes livres, mes caisses qui étaient au nombre de 20 à 25 ? Non, je restai à mon poste, quelque disgracieux qu'il fut, 1° par la mauvaise compagnie, ne me trouvant là, faux filé² qu'avec des officiers bleus³ qui n'avaient jamais été que pêcheurs de morue et pirates par état, et qui se trouvaient par esprit de corps, divisés d'avec la marine du Roi qui, à juste titre, les méprisait souverainement ; 2° par la considération particulière dont je jouissais dans l'état-major de *la Boudeuse* et l'accueil distingué que j'ai reçu partout dans les colonies portugaises, espagnoles et islandaises, tandis qu'eux n'étaient admis nulle part ; 3° par la raison d'intérêt qui m'avait fait un péché originel d'occuper quinze à vingt pied cubes dans un navire qui semblait à ces pacotilleurs effrénés uniquement destiné à les enrichir ; 4° enfin, parce qu'on s'était imaginé avoir beaucoup à craindre de moi par les relations immédiates que je pouvais avoir auprès du ministère, craintes qui paraissaient d'autant mieux fondées qu'on était plus coupables. Enfin par la défiance qui survint entre les officiers eux-mêmes, bientôt divisés et ennemis les uns des autres par rivalité, jalousie, cupidité, etc. Vous devez penser qu'un naturaliste, un astronome devaient faire une assez triste figure dans un pareil tripot où la haine, l'insubordination, la mauvaise foi, le brigandage, la cruauté et toutes sortes de désordres régnaient souverainement. A Dieu ne plaise que je fixe plus longtemps les yeux sur cet horrible tableau. Je suis sorti, grâce à Dieu, de ce malheureux navire comme de la caverne de Cacus, avec la résolution de bien regarder à l'avenir avec qui je m'embarquerai. Il faut avoir navigué pour connaître jusqu'où peut monter toute la perversité de l'homme. Si jamais M. de Bougainville ou les autres officiers de *la Boudeuse* publient quelques-uns de leurs journaux, vous verrez comme ils s'expliqueront sur les braves gens de *l'Etoile*. Quelle énorme différence aussi de l'état-major de ces deux navires, l'un composé de gens de naissance et de mérite, l'autre de matelots à demi déclassés, et signalés seulement par des brigandages que la calamité des guerres tolère. »

Mauvaise santé en 1770 – Avril 1770. A Lalande. (Éloge Lalande, p.17)

M. Commerson commençait alors à succomber sous le poids de ses fatigues ; il m'écrivait au mois d'avril 1770: « Les forces et la santé semblent enfin m'abandonner et mettre, indépendamment de toute autre raison, un terme à mes courses et à mes travaux ; ainsi je ne désire rien plus ardemment que mon rappel, et j'espère le recevoir vers la fin de l'année présente, pour partir au commencement de l'autre. Tour perclus de rhumatismes, je sens peut-être un peu tard, qu'il est un terme où il faut s'arrêter, et qu'un zèle, tout louable qu'il est, quand il devient immodéré, peut conduire au repentir : encore si je pouvais espérer que ma terre natale me rendît la vigueur comme le repos, il ne manquerait rien à la satisfaction que j'aurais de m'en rapprocher ; mais ce serait trop se flatter ; il y a apparence au contraire, que si dans un climat aussi tempéré que celui-ci, j'ai vu renouveler si vive-

² *Fauxfiler* ou *Faufiler*. *Se faufiler avec quelqu'un* pour dire, Se joindre avec quelqu'un. Ne se dit guère qu'en raillerie et en mauvaise part. (Dict. Acad. Française, 1694)

³ Officier bleu : officiers qui n'appartiennent pas au corps de la Marine royale, et qui sont admis à y naviguer. Ils sont issus de la marine de pêche ou de commerce. Ils sont généralement roturiers, les autres appartiennent obligatoirement à la noblesse.

ment une maladie acquise primitivement parmi les neiges des montagnes du détroit de Magellan , les hivers de France ne me traiteront pas avec moins de rigueur : quoiqu'il en soit, mon parti est pris, il faut bien faire une fin, et reporter, s'il est possible, ses os dans sa patrie ».

Mauvaise santé en 1772 – Le 19 octobre 1772. A Lalande. (Éloge Lalande, p.23)

« Dans une lettre du 19 octobre 1772, il me disait : « J'ai à peine, la force de vous écrire, et le pari, peut être tenu au pair que je vais, comme le pauvre Véron, succomber à l'excès de mes veilles et de mes travaux ; après une attaque de rhumatisme goutteux qui m'a tenu au lit pendant près de trois mois, je croyais être en convalescence, lorsqu'il m'est survenu une dysenterie indomptable jusqu'à présent, qui m'a conduit jusqu'au bord du tombeau. Toutes mes forces sont épuisées, je suis déjà plus qu'à demi fondu. Si l'air de la campagne et la diète au riz et au poisson, ne me tirent pas d'affaire, vous pouvez, comme vous me l'avez promis une fois (dans un accès de prophétie, sans doute), travailler à l'Histoire de mon martyrologe. »

Rencontre Jussieu, Lalande – Le 15 décembre 1757. A Gérard. (Cap, p.67)

« Je reviens sur l'article de M. de Jussieu ; il en mérite bien un à part [de livre]: j'avais toujours ambitionné d'être en relation avec lui : je ne sais qui m'avait rendu le bon service de m'en faire connaître. Il m'a accepté le plus gracieusement du monde pour un de ses correspondants, mais l'âge l'appesantit et il écrit avec peine : comme ce n'était pas là mon compte et que j'avais mille questions à lui faire, je me suis retourné d'un autre façon, j'ai pris moi-même un correspondant auprès de lui qui lui porte mes questions et qui écoute ses réponses la plume à la main. C'est M. de la Lande, un académicien, mon compatriote, qui se trouvant l'été passé à Bourg, sa patrie, vint me décocher une visite ici même pour me demander formellement, disait-il, l'honneur de ma connaissance et de mon amitié. J'en fis sur le champ un rosélite en botanique et par la suite un ami utile, puisqu'il s'est rendu à mon égard la prêtresse de l'oracle parisien. Je regarde véritablement toutes ses réponses comme le *nec plus ultra* de la certitude, en synonymie principalement : pour la partie systématique on ne la connaît guère à Paris. »

Mépris des Académies provinciales – Le 15 mars 1758. A Gérard. (Cap, p.71)

« Ce sera, cher ami, sans envie et sans mortification que pour satisfaire à votre question je vous répondrai que je ne suis d'aucune académie ; je ne me targuerai pas même de dire que j'ai refusé d'entrer dans celle de Lyon, après avoir épousé les mécontentements qu'en a mon ami M. Devillers, qui en était jadis le coryphée et qui s'en est retiré. Notre ami Lalande, académicien de Paris, voulant marcher sur les traces des Mayran et des Maupertuis, jette depuis quelque temps les fondements d'une société littéraire à Bourg, ma capitale : on me fit la grâce de m'y demander ma partie, je répondis que j'étais de l'ordre des infiniment petits et que ma Minerve toute rustique ne figurerait jamais parmi eux, à moins qu'on ne la mit en service dans la classe des pensionnés : cela fut pris pour une ironie. Dans le temps que j'étais à Dijon, quelques virtuoses voulurent m'y enrôler, mais que peut on être que correspondant dans une académie où l'on n'est pas sédentaire ? Cela vaut-il la peine en province ? J'aime mille fois mieux la correspondance que j'entretiens avec quelques amis comme vous, que toutes les fumées académiques des sociétés provinciales. Et j'aime mieux que l'on dise de moi pourquoi je ne suis pas de telle ou telle académie que pourquoi en serais-je ? Et dans le fonds, que de misères sous ce beau manteau ! J'ai vu toute une assemblée de la Société royale des sciences de Montpellier se passer à s'entretenir de l'histoire d'un homme qu'on avait pendu. Je voudrais savoir comment le secrétaire en aura fait registre en faveur de la postérité ! »

Doutes et raisons de s'embarquer autour du monde – Le 20 octobre 1766. Au curé Beau. (Cap, p.84)

« Je n'ai que trois jours pour me décider, faute de quoi on jette les yeux sur quelqu'autre, et mille ambitieux qui s'étonnent même que j'aie pu demander du temps à délibérer, sont prêts à profiter de mon refus... Il faut songer à partir incessamment ; à peine me laisse-t-on entrevoir quinze jours, au bout desquels, prêt ou non prêt, on me jette dans une chaise de poste pour me conduire au lieu de l'embarquement, qui est Nantes, où l'armement est déjà fait et parfait... En vain représenté-je que j'ai des affaires qui exigeraient du moins une apparition dans mon pays, on me répond que je dois négliger tous les petits objets vis-à-vis du service du Roi, du bien public et des dédommements qui m'en reviendront. Mais je suis père de famille, répété-je toujours la larme à l'œil ; j'ai un enfant de quatre ans, qu'il faut donc me résoudre à ne revoir peut-être jamais ! Et c'est pour lui que vous allez travailler, me réplique-t-on victorieusement ; vous lui allez faire un nom, un état, et, quelque puisse être votre destinée, elle lui sera utile. La plupart des militaires n'en ont-ils pas, des enfants ? Et en plus grand nombre ; et c'est l'amour qu'ils leur portent, plus que tout autre motif, qui leur inspire le courage de braver les plus grands dangers... Je ne sais que répondre à toutes ces instances ; je me sens déjà à moitié vaincu. Une vive passion que j'ai toujours eue pour les choses grandes et difficiles, un germe inné de courage que j'ai toujours eu regret de ne pouvoir mettre en

ressort, la perspective séduisante de marcher sur les traces des Vespuce et des Colomb, de voir un nouvel ordre de choses, des hommes, dit-on, de 8 à 9 pieds de haut, bons, humains, et nullement encore pervertis par la société, enfin la singularité de l'occasion qui est telle qu'il faut plusieurs siècles pour la renouveler, tout cela en vérité me tourne la tête, et je suis prêt à faire la folie, si c'en est une, que de s'associer en second à une entreprise aussi grande, aussi belle, aussi importante. C'est un de ces événements qui fait époque dans le monde politique et littéraire. Tous mes amis : M. de Jussieu, M. Vachier mon intime, M. Poissonnier, Madame Lepaute, M. le marquis de la Billarderie mon mécène, tous enfin m'excèdent et me déclarent exclus de jamais rien obtenir si je refuse cette occasion de faire ma sortie dans le monde... Peut-être ferais-je mieux de rester dans l'état d'heureuse médiocrité où je suis placé ? L'amour de l'étude et de la retraite, de concert avec un généreux mépris de tout ce que les hommes ambitionnent le plus semblaient devoir m'y retenir toujours. Pourquoi faut-il que l'on vienne me tenter avec des armes aussi puissantes que l'intérêt d'un fils, de toute ma famille, et l'attrait d'une action vraiment grande et courageuse ? »

Œuvre de Commerson – Lettre d'Antoine-Laurent de Jussieu à Archambeau Commerson⁴

« Il écrivait à M. de Lalande qu'il était en état de prouver que le nombre des plantes connues montait à 25,000 et on a sur le champ imprimé qu'il avait trouvé 25,000 plantes. Cependant le vrai est qu'en additionnant séparément les herbiers de chaque pays parcouru, tel que le Brésil, Buénosayres, le détroit de Magellan, le port Praslin dans la Nouvelle Bretagne, les isles Bouroo, de Java, de Rodrigue, de Mahé, les isles de France, de Bourbon et de Madagascar, en y joignant encore un herbier des Philippines et un de Pondichéry, qui lui ont été donnés, le nombre des espèces recueillies ne monte qu'à un peu plus de 4,000, dont chacune est souvent répétée. Si l'on supprime encore dans l'addition toutes celles qui se trouvent les mêmes dans divers herbiers, je crois que ce nombre sera réduit au moins à 3000 parmi lesquelles les deux tiers à peu près étaient connues antérieurement. Ainsi il resterait 1000 plantes nouvelles à faire connaître. Cette réduction paraîtra forte. Cependant il faut observer que nous ne connaissons pas encore 20000 plantes et qu'un botaniste qui a ajouté un vingtième aux connaissances de ses contemporains doit être mis dans le nombre de ceux qui occupent les premiers rangs dans la science »

*

Notes JPM

Sur un des carnets de Commerson (Ms 278 Y.L. 10) utilisé lorsqu'il était encore en France (avant 1767) on trouve une dédicace prévue pour une espèce encore à découvrir qui témoigne de son admiration pour les talents de naturaliste et de botaniste de Pierre Poivre : « *Poivreia* à l'honneur de M. Poivre, célèbre voyageur et négociateur pour la Compagnie des Indes et la Chine, qui a enrichi les différentes parties de l'Histoire Naturelle par des envois en tout genre, faits pendant le cours de ses voyages à MM. Jussieu, de Réaumur et de Buffon, de sorte que le Jardin Royal et les cabinets de Paris lui doivent beaucoup de leurs raretés. »⁵ Les deux hommes se sont connus lorsque Poivre vint s'installer à Lyon à la fin de 1758. Ils se revirent à Paris en 1766 alors que tous deux préparaient leur départ outre mer.

« Commerson des Humbert » L'explication sur ce « des Humbert » ajouté à son patronyme est fournie par une lettre de Commerson, il fait mention d'une terre qu'il a dû vendre : « le produit de la vente de mes biens des Humbers » (Montessus p.128)

* * *

⁴ Base docu=>13 mars 1789 - Antoine-Laurent de Jussieu à Archambeau Commerson.

⁵ J. Monnier *Philibert Commerson*, p.21.